

## Les sources théâtrales antiques de l'*Iphigénie* de Racine : Euripide et Homère

Le personnage d'Iphigénie n'est pas cité par Homère, chez qui on ne trouve que la brève indication d'une fille d'Agamemnon nommée Iphianassa dont le destin reste inconnu (*Iliade*, IX, v. 145 et 287). Il faut rappeler que l'*Iliade* commence en pleine guerre et n'est que l'une des nombreuses sources mythologiques connues des Grecs. On verra néanmoins que les caractères d'Achille et d'Agamemnon chez Racine tirent certains de leurs traits de [l'\*Iliade\*](#).

Mais l'essentiel de la légende d'Iphigénie, ce qui a inspiré les auteurs modernes, vient d'Euripide.

### 1. Euripide, *Iphigénie à Aulis*. Traduction Hinstin, 1923.

Dans *Iphigénie à Aulis* (jouée vers 405) le poète met en scène le sacrifice de la jeune princesse, destiné à favoriser le départ de l'armée grecque vers Troie. *Iphigénie en Tauride* (jouée vers 412) se passe des années plus tard : Iphigénie, transportée en Tauride (= la Crimée) par Artémis – Diane pour échapper au sacrifice précédent, y est devenue prêtresse de la déesse ; son frère Oreste s'est rendu en Tauride sur l'ordre d'Apollon ; Iphigénie le reconnaît et le sauve de la mort en s'enfuyant avec lui.

Racine ne s'en cache pas : sa pièce s'inspire directement d'*Iphigénie à Aulis*. A signaler que cette pièce a été plus fortement encore imitée par Rotrou (1640)<sup>1</sup>, dont Racine a tiré profit quoiqu'il ne la mentionne pas dans sa préface<sup>2</sup>.

4 extraits :

- extrait 1 : la scène d'exposition
- [extrait 2](#) : dialogue Iphigénie – Agamemnon
- [extrait 3](#) : Iphigénie convainc Achille
- [extrait 4](#) : le dénouement

### **EXTRAIT 1 : SCÈNE D'EXPOSITION** (vers 1-163, = Racine, I, 1)

AGAMEMNON. — Vieillard, sors de cette tente, et viens ici.

LE VIEILLARD. — Je viens. Quel est ton nouveau dessein, roi Agamemnon ?

AGAMEMNON. — Te hâteras-tu ?

LE VIEILLARD. — Je me hâte. Non, certes, ma vieillesse n'est pas endormie : elle a bon oeil encore.

AGAMEMNON. — Quelle est donc cette étoile brillante qui traverse le ciel ? Elle s'élançe vers la Pléiade aux sept voies, mais n'est encore qu'au milieu de sa course. On n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer ; et là, sur l'Euripe, se taisent les vents.

LE VIEILLARD. — Pourquoi sors-tu si vite de ta tente, roi Agamemnon ? Tout repose encore ici dans Aulis<sup>3</sup>, et les gardes des remparts n'ont pas encore été relevés. Rentrons.

AGAMEMNON. — Heureux vieillard ! heureux l'homme dont la vie s'écoule à l'abri des orages, ignorée, et sans gloire ! Mais ceux qui vivent dans les honneurs me paraissent moins dignes d'envie.

LE VIEILLARD. — Là pourtant est l'éclat de la vie.

AGAMEMNON. — Éclat trompeur ! Cette puissance est une douceur, sans doute, mais aussi un poison, dès qu'on en a goûté. Tantôt ce sont les dieux qui, pour un rite mal observé, bouleversent notre vie, et tantôt les hommes, si difficiles à satisfaire, dont la perpétuelle critique nous déchire.

LE VIEILLARD. — Je n'approuve pas un tel langage chez un homme de ton rang, Agamemnon. Ce n'est pas pour un bonheur sans mélange qu'Atrée t'a donné la vie. Tu dois éprouver tour à tour joie et douleur :

<sup>1</sup> La pièce est disponible sur [Gallica](#), sous le nom *Iphygénie*.

<sup>2</sup> Voir Roy C. Knight, *Racine et la Grèce*, Paris, Thèse de Lettres, 1950, p. 298 sq.

<sup>3</sup> Aulis est un port situé sur l'Euripe, détroit entre le continent et l'île d'Eubée. Au XVIIe siècle on prenait Aulis pour une région, d'où le nom « Aulide » dans la pièce de Racine, qui a de plus l'avantage d'éviter l'hiatus.

car tu es un mortel, et, que tu le veuilles ou non, tel est l'arrêt des dieux. Mais je t'ai vu faire briller la lumière d'un flambeau, écrire cette lettre, que tu tiens encore à la main, puis effacer ce que tu avais écrit, y mettre le cachet, puis le rompre, et jeter à terre les tablettes<sup>1</sup>, en baignant ton visage de larmes. Toutes les perplexités agitent ton cœur et semblent troubler ta raison. Quel est, dis-moi, quel est ton chagrin ? Que t'arrive-t-il de nouveau, ô mon roi ? Allons, confie-moi ta peine : c'est à un homme honnête et sûr que tu parleras. Car jadis Tyndare m'a envoyé chez toi, pour faire partie de la dot de ta femme, et pour être le fidèle serviteur qui accompagne la jeune épouse.

AGAMEMNON. — Léda, fille de Thestios, mit au monde trois filles, [50] Phoebé, Clytemnestre, ma femme, et Héléne. Celle-ci fut recherchée par les jeunes princes les plus puissants de la Grèce, qui s'envoyaient de terribles menaces, et se préparaient à s'entr'égorger, s'ils n'obtenaient pas la jeune fille. Le cas était embarrassant pour Tyndare, son père, qui se demandait s'il devait accorder ou refuser Héléne, et comment il se tirerait le mieux d'affaire. Voici quelle idée lui vint à l'esprit. Les prétendants devaient se lier par des serments, la main dans la main, et verser des libations sur la flamme des sacrifices, pour prendre cet engagement, confirmé par leurs imprécations : quel que fût celui dont la fille de Tyndare deviendrait la femme, ils s'uniraient pour lui venir en aide, si quelque ravisseur emmenait Héléne loin de son foyer et frustrait l'époux de sa couche nuptiale ; ils lui feraient la guerre et détruiraient sa ville, grecque ou barbare, les armes à la main. Quand ils eurent engagé leur foi, et que la prudence du vieux Tyndare les eût adroitement amenés à ses fins, il permit à sa fille de choisir un des prétendants, celui vers qui la porterait le tendre souffle de Cypris<sup>2</sup>. Elle choisit l'homme qui n'aurait jamais dû l'épouser, Ménélas. Or, voici que ce berger, qui se mêle de juger les déesses, arrive, comme le racontent les Grecs, de Phrygie à Lacédémone, somptueusement paré, brillant d'or et d'un luxe barbare. Il aime Héléne, s'en fait aimer, l'enlève, et s'enfuit avec elle vers les prairies de l'Ida : il avait saisi le moment d'une absence de Ménélas. Celui-ci court à travers toute la Grèce, poussé par l'aiguillon du désir : il rappelle l'antique promesse, jurée à Tyndare, de venir en aide à l'époux outragé. Aussitôt les Grecs se soulèvent, la lance à la main, revêtus de leurs armures, et ils arrivent à cette plage du détroit d'Aulis, avec un grand appareil de navires et de boucliers, de chevaux et de chars. Et c'est moi, par égard pour Ménélas, moi, son frère, qu'ils ont pris pour chef. Plût aux dieux qu'un autre, à ma place, eût reçu cet honneur ! L'armée s'est donc rassemblée : elle est prête. Mais elle ne peut mettre à la voile, et reste immobile à Aulis. Que faire ? Nous interrogeons Calchas, qui nous répond par cet oracle : Iphigénie, ma fille, doit être immolée à Artémis, qui règne sur cette contrée : si nous offrons ce sacrifice à la déesse, nous obtiendrons un vent favorable et la ruine de Troie ; sinon, tout nous sera refusé. Je venais d'entendre cet arrêt, et j'allais donner l'ordre à Talthybios<sup>3</sup> de proclamer à haute voix que je renvoyais toute l'armée : car jamais je n'aurais pu me résoudre à immoler ma fille. C'est alors que mon frère, alléguant mille raisons, me fit consentir à cet horrible sacrifice. Je pris des tablettes, et, dans leurs plis, j'écrivis à ma femme de m'envoyer sa fille, [100] comme pour la donner en mariage à Achille : je lui vantais le mérite de ce héros, et j'ajoutais qu'il refusait de faire voile avec nous, s'il ne recevait de nos mains une épouse qu'il emmènerait en Phthie<sup>4</sup>. Je n'avais que ce moyen de persuader Clytemnestre : inventer pour notre fille le prétexte d'un mariage imaginaire. Seuls de tous les Grecs, Calchas, Ulysse et Ménélas savent avec moi la vérité. Mais, si j'ai pris alors une funeste résolution, revenu à de meilleurs sentiments, je la révoque dans ces tablettes que tu m'as vu ouvrir et refermer au milieu de la nuit, ô vieillard. Prends-les donc, et pars pour Argos. Tout ce que renferment leurs plis, ce qu'y a tracé ma main, je vais te le dire de vive voix, car tu es un fidèle serviteur de ma femme et de ma maison.

LE VIEILLARD. — Parle, explique-toi, pour que mes paroles soient d'accord avec ce que tu as écrit<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> La « lettre » est en réalité une double tablette de bois enduite de cire et fermée par un cachet qui a valeur de signature.

<sup>2</sup> Autre nom d'Aphrodite – Vénus, née à Chypre.

<sup>3</sup> Le héraut de l'armée grecque

<sup>4</sup> Ville de Thessalie dont Achille est le roi.

<sup>5</sup> Le vieillard, esclave, il l'a dit, ne sait pas lire.

AGAMEMNON. — « Descendante de Lédà, par cette nouvelle lettre, je te défends d'envoyer ta fille vers l'aile sinieuse d'Eubée, dans Aulis abritée des flots. Nous remettons à d'autres temps la fête nuptiale d'Iphigénie. »

LE VIEILLARD. — Crois-tu donc que, frustré de ce mariage Achille ne s'emportera pas, enflammé de colère, contre toi et Clytemnestre ? Voilà aussi ce qu'il faut craindre. Qu'en penses-tu ? dis-moi.

AGAMEMNON. — Achille n'est pas ici une réalité, mais seulement un prête-nom. Il ignore ce mariage, et ne soupçonne pas nos projets ni la promesse que j'ai faite de lui remettre ma fille entre les bras pour partager sa couche.

LE VIEILLARD. — C'est une périlleuse entreprise, ô roi Agamemnon, de promettre ta fille en mariage au fils de la déesse, et de la livrer aux Grecs pour être immolée.

AGAMEMNON. — Malheureux ! j'avais perdu l'esprit. Dans quelle infortune, hélas ! suis-je tombé ! Mais va, presse le pas, et ne succombe pas à la vieillesse.

LE VIEILLARD. — Je me hâte, ô mon roi.

AGAMEMNON. — Ne t'arrête pas au bord des sources ombragées, et ne te laisse pas aller aux douceurs du sommeil.

LE VIEILLARD. — Ah ! parle mieux.

AGAMEMNON. — Quand tu passeras aux croisements des chemins, jette les yeux de tous côtés, et prends garde de laisser passer devant toi, à ton insu, le char aux roues rapides qui amène ici ma fille vers les navires des Grecs.

LE VIEILLARD. — Je t'obéirai.

AGAMEMNON. — Et, si tu la rencontres [150] avec les jeunes filles qui sont sorties de leurs retraites pour l'accompagner, fais-la retourner en arrière, secoue les rênes, et renvoie le char aux murs sacrés bâtis par les Cyclopes<sup>1</sup>.

LE VIEILLARD. — Et comment, dis-moi, me ferai-je croire de ta fille et de ta femme, quand je leur parlerai en ton nom ?

AGAMEMNON. — Conserve le sceau que portent ces tablettes. Pars donc. Vois l'horizon que blanchissent déjà la brillante aurore et le quadrigé enflammé du soleil. Prends part à mes souffrances. Nul parmi les mortels n'est jusqu'à la fin favorisé du sort et des dieux. Personne encore n'est venu au monde pour échapper à la douleur.

*On peut constater combien la version de Racine est proche de celle d'Euripide, jusque dans les détails. A noter cependant l'absence de Ménélas : la bienséance empêchait de faire réclamer par un oncle la mort de sa nièce.*

[Haut du document](#)

Page suivante : une fresque de Pompéi représentant le sacrifice d'Iphigénie, et sa reproduction détaillée

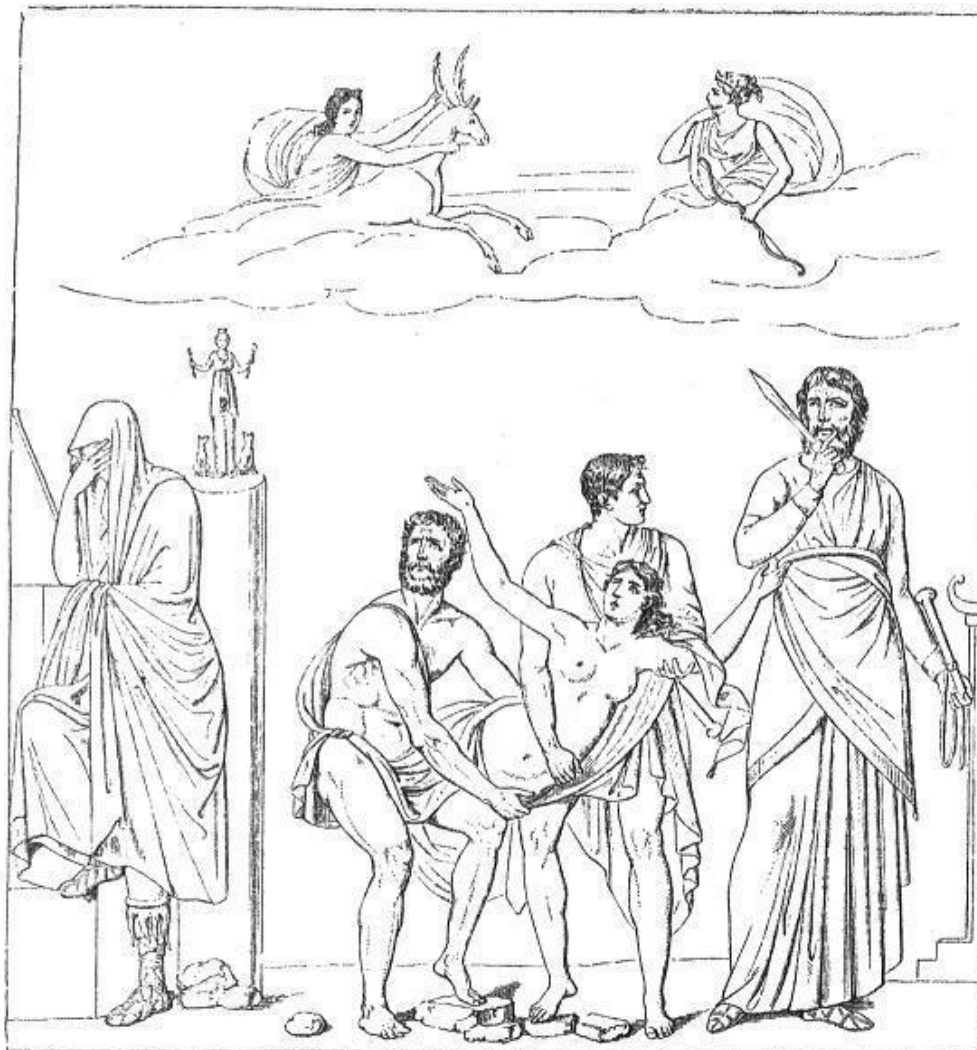
---

<sup>1</sup> Mycènes, dont les murailles sont gigantesques.



*Le sacrifice d'Iphigénie, Maison du poète tragique, Pompéi.*

source : [Musée archéologique de Naples](#)



*Iphigénie, tenue par Ulysse et un jeune homme (Achille ?), est offerte au couteau de Calchas. A gauche, Agamemnon en deuil. En haut la même Iphigénie est emportée par un cerf auprès de Diane.*

Source: R. Engelmann, *Bilder-Atlas zu Ovids Metamorphosen*, Leipzig 1890.

[Haut du document](#)

**EXTRAIT 2 : PREMIER DIALOGUE IPHIGÉNIE – AGAMEMNON** (vers 630-685, = Racine, II, 2)

*Malgré les précautions d'Agamemnon Iphigénie et sa mère sont arrivées, toutes souriantes.*

CLYTEMNESTRE. — [...] Je vois venir ton père chéri : adressons-lui la parole. Ô toi, que je révère au-dessus de tout, roi Agamemnon, nous voilà : nous avons obéi à tes ordres.

IPHIGÉNIE. O ma mère, laisse-moi prendre les devants, ne m'en blâme pas, et me jeter dans les bras de mon père. Je cours à toi, ô mon père : serre-moi sur ta poitrine, après une si longue absence ! Je désire rencontrer ton regard : ne me le reproche pas.

CLYTEMNESTRE. — Mais, ma fille, c'est ton devoir : de tous les enfants que j'ai donnés à ton père, c'est toi qui l'as toujours le plus aimé.

IPHIGÉNIE. — Ô mon père, que je suis heureuse de te revoir après un si long temps !

AGAMEMNON. — Ton père aussi, ma fille : ce que tu dis est vrai de nous deux.

IPHIGÉNIE. — Salut ! tu as bien fait de m'appeler auprès de toi, ô mon père.

AGAMEMNON. — Ai-je bien fait ou non ? Je l'ignore, mon enfant.

IPHIGÉNIE. — Tu me revois avec plaisir ; et cependant, hélas ! de quel air soucieux tu me regardes !

AGAMEMNON. — Bien des soins préoccupent un roi, un chef d'armée.

IPHIGÉNIE. — Sois maintenant tout à moi ; ne te laisse pas aller à d'autres pensées.

AGAMEMNON. — Mais c'est près de toi, de toi seule, que je suis en ce moment, et non ailleurs.

IPHIGÉNIE. — Allons ! déride ton front : épanouis un tendre regard.

AGAMEMNON. — Vois, je me réjouis autant que je puis me réjouir à ta vue, ô ma fille !

IPHIGÉNIE. — Et cependant des larmes s'échappent de tes yeux. [650]

AGAMEMNON. — C'est qu'une longue absence va nous séparer.

IPHIGÉNIE. — Je ne sais pas ce que tu veux dire, et pourtant je le sais, ô mon père bien-aimé !

AGAMEMNON. — Tes paroles pleines de sens ajoutent encore à mon attendrissement.

IPHIGÉNIE. — Eh bien ! j'en dirai d'insensées, si je puis t'égayer ainsi.

AGAMEMNON. — Ah ! je n'ai plus la force de me taire. C'est bien, ma fille.

IPHIGÉNIE. — Reste, ô mon père, dans ta demeure, auprès de tes enfants.

AGAMEMNON. — Je le voudrais bien ; mais je n'ai pas le droit de le vouloir, et c'est ce qui me fait souffrir.

IPHIGÉNIE. — Périront les combats et les maux que nous cause Ménélas !

AGAMEMNON. — Ils feront d'abord d'autres victimes, et c'est là ce qui me tue.

IPHIGÉNIE. — Comme tu es resté longtemps loin de nous dans le golfe d'Aulis !

AGAMEMNON. — Un obstacle m'y retient encore, et empêche le départ de l'armée.

IPHIGÉNIE. — Où dit-on que se trouve le pays des Phrygiens<sup>1</sup>, ô mon père ?

AGAMEMNON. — Où n'aurait jamais dû habiter Pâris, le fils de Priam !

IPHIGÉNIE. — Tu pars donc pour un long voyage, ô mon père, et tu me laisses ?

AGAMEMNON. — Toi aussi, ma fille, tu vas faire comme ton père.

IPHIGÉNIE. — Ah ! s'il t'était permis de m'emmener, et à moi de te suivre, sur ton navire !

AGAMEMNON. — Il te reste aussi à faire une traversée, où tu te souviendras de ton père.

IPHIGÉNIE. — Naviguerai-je avec ma mère, ou ferai-je seule le voyage ?

AGAMEMNON. — Seule, séparée de ton père et de ta mère.

IPHIGÉNIE. — Tu vas peut-être m'établir dans une autre maison, ô mon père ?

AGAMEMNON. — Laissons cela : ce sont des choses que doivent ignorer les jeunes filles.

IPHIGÉNIE. — Reviens-nous vite, ô mon père, du pays des Phrygiens, après le succès de ta lointaine  
entreprise.

AGAMEMNON. — J'ai d'abord ici un sacrifice à accomplir.

IPHIGÉNIE. — Eh bien ! laisse-nous, à côté de toi, en voir ce qu'il est permis.

AGAMEMNON. — Tu verras tout : tu seras près de l'eau lustrale.

<sup>1</sup> Autre nom de Troie.

IPHIGÉNIE. —. Formerons-nous des chœurs de danses autour de l'autel, ô mon père ?

AGAMEMNON. —. Combien tu es plus heureuse que moi de ne rien savoir ! Mais rentre dans la tente : il ne convient pas que des jeunes filles se laissent ainsi voir. Donne-moi d'abord un amer baiser, donne-moi ta main, puisque tu vas rester si longtemps éloignée de ton père. Ô poitrine, ô joues, ô blonde chevelure ! Combien la ville des Phrygiens, combien Hélène vous est funeste ! Je m'arrête : car, en te caressant, je sens aussitôt mes yeux se mouiller de pleurs. Va donc.

*Exemple célèbre d'ambiguïté tragique : tout le pathétique vient du contraste entre l'innocence d'Iphigénie et l'embarras désespéré d'Agamemnon ; on notera les nombreux vers à double entente, marques de ce qui ne s'appelait pas encore la double énonciation.*



Giovanni Battista TIEPOLO, *Le Sacrifice d'Iphigénie*, 1757.

Source : [WGA](#)

*Fresque en trompe-l'œil de 3,5m sur 7, villa Valmarana à Vicence. Le peintre a représenté Agamemnon en pleurs à droite, à l'opposé de la biche d'Artémis.*

[Haut du document](#)

**EXTRAIT 3 : IPHIGÉNIE CONVAINC ACHILLE** (vers 1368-1432, = Racine III, 6-7 ; V, 2)

*Achille et Clytemnestre veulent empêcher le sacrifice.*

IPHIGÉNIE. — Écoutez-moi ! Écoute, ma mère : car je vois que tu t'irrites en vain contre ton époux. A quoi bon nous obstiner à tenter l'impossible ? Il faut remercier l'étranger de son dévouement ; mais tu dois aussi prendre garde de soulever les clameurs de l'armée, sans aucun profit pour nous, et d'attirer à cet homme quelque malheur. Or écoute, ma mère, à quelle pensée je me suis arrêtée après avoir réfléchi. J'ai résolu de mourir : mais cette mort, je veux la rendre glorieuse, et bannir de mon cœur tous lâches sentiments. Considère avec moi, ma mère, combien j'ai raison de parler ainsi. C'est sur moi que la puissante Grèce tout entière a les yeux fixés en ce moment : il dépend de moi que la flotte parte, que Troie soit détruite, et qu'à l'avenir les Barbares<sup>1</sup> respectent les femmes grecques, sans plus oser jamais les ravir du sol fortuné de l'Hellade, quand ils auront expié l'enlèvement d'Hélène, le crime de Pâris. Voilà tout ce que doit assurer ma mort; et la délivrance de la Grèce sera mon éternel titre de gloire. Et puis, ai-je le droit d'aimer à ce point la vie ? Tu m'as enfantée pour appartenir à l'Hellade entière, et non à toi seule. Eh quoi ! des milliers d'hommes couverts de boucliers, des milliers d'autres la rame en main, aspirent à venger la patrie, à tenter quelque glorieuse entreprise contre l'ennemi, à mourir pour la Grèce : et ma vie, la vie d'une seule femme serait leur obstacle ? Que répondre justement à ces raisons ? En voici une autre. Il ne faut pas que cet homme entre en lutte avec tous les Grecs à cause d'une femme, ni qu'il meure : la vie d'un seul homme est plus précieuse que celle de mille femmes. Et, si Artémis demande mon sang, ferai-je obstacle, moi simple mortelle, à la volonté d'une déesse ? Non, c'est impossible. Je donne ma vie à la Grèce. Immolez-moi, renversez Troie ! Voilà ce qui rappellera mon nom à jamais, voilà mes enfants, mon hymen, et ma gloire. [1400] Il est juste que les Grecs commandent aux Barbares, mais non pas, ma mère, les Barbares aux Grecs : car c'est une race d'esclaves ; les Grecs sont des hommes libres.

LE CHOEUR. — Ton âme, ô jeune fille, est généreuse ; mais la fortune et la déesse sont pour toi bien cruelles.

ACHILLE. — Fille d'Agamemnon, les dieux auraient fait mon bonheur, si je t'avais eue pour femme. Heureuse la Grèce de te posséder, et toi d'appartenir à la Grèce ! Tu viens de faire entendre un noble langage, bien digne de la patrie. Renonçant à lutter contre la divinité plus puissante que toi, tu as compris ce qu'exigent l'honneur et la nécessité. Je ressens un plus vif désir de t'épouser en voyant qui tu es : tu es une noble fille. Songes-y donc : je veux te venir en aide, et t'emmener dans ma maison. Thétis<sup>2</sup> m'est témoin que je ne puis supporter la pensée de ne pas te sauver en prenant les armes contre les Grecs. Considère que la mort est un mal terrible.

IPHIGÉNIE. — J'ai parlé sans aucune arrière-pensée. C'est déjà bien assez des combats et des meurtres que cause la fille de Tyndare<sup>3</sup> par sa beauté. Étranger, je ne veux pas que tu meures pour moi, ni que tu ôtes la vie à personne. Laisse-moi sauver la Grèce, si je puis.

ACHILLE. — Noble résolution ! Je n'ai plus rien à dire pour la combattre, puisque telle est ta volonté. Tes sentiments sont d'une âme généreuse : pourquoi ne pas dire la vérité ? Peut-être cependant en auras-tu quelque regret. Écoute donc ce que tu peux attendre de moi. Je viendrai placer près de l'autel ces hommes armés, pour ne pas permettre, pour empêcher ta mort. Toi-même peut-être seras-tu disposée à tenir compte de mes paroles, quand tu verras le glaive près de ta gorge. Je ne veux pas que tu meures pour n'avoir pas assez réfléchi. Je me rends avec ces soldats au temple de la déesse, et j'y attendrai ton arrivée.

*Si chez Racine c'est l'amour pour son père, chez Euripide c'est le patriotisme qui motive Iphigénie. A noter également l'absence d'amour entre Achille et la jeune fille : le mariage entre familles nobles n'est pas affaire de sentiments personnels.*

[Haut du document](#)

<sup>1</sup> Il s'agit des Troyens, quoiqu'ils parlent le grec.

<sup>2</sup> Mère d'Achille, et divinité marine.

<sup>3</sup> Hélène, sœur de Clytemnestre.

**EXTRAIT 4 : LE DÉNOUEMENT** (vers 1540-1629, = Racine V, 5-6)

LE MESSAGER. —. Eh bien! chère maîtresse, tu sauras tout exactement. Je vais reprendre les faits à l'origine, à moins que ma mémoire ne se trouble et ne jette quelque confusion dans mon récit. Nous étions arrivés au bois sacré d'Artémis, fille de Zeus, au pré fleuri où l'armée achéenne était rassemblée. Aussitôt les Grecs accourent en foule. Au moment où Agamemnon voit sa fille s'avancer dans le bois pour y être immolée, il gémit, détourne la tête, [1550] et, pour cacher ses larmes, se voile le visage. Mais elle, s'approchant de son père, lui dit : « Mon père, me voici ; je viens de mon plein gré, pour ma patrie et pour toute l'Hellade, m'offrir comme victime : conduisez-moi à l'autel de la déesse, puisqu'elle le veut ainsi. Puisse, grâce à moi, la fortune vous sourire, assurer la victoire à vos armes, et vous ramener au pays natal ! Que nul Argien ne porte donc la main sur moi : je présenterai ma gorge en silence, et mon cœur ne faiblira pas.<sup>1</sup> » Elle dit, et tous, en l'écoutant, admirent sa grande âme et sa vaillance. Debout au milieu de l'assemblée, Talthybios, qui est chargé de cet office, commande à l'armée le recueillement et le silence. Le devin Calchas tire le glaive tranchant et le place dans la corbeille d'or ; puis il couronne le front de la jeune fille. Le fils de Pélée<sup>2</sup> prend la corbeille en même temps que l'eau lustrale; il en arrose l'autel, dont il fait le tour, et s'écrie : « Fille de Zeus, divine chasserresse, toi qui roules dans la nuit ton astre brillant, reçois ce sacrifice que t'offrent les Grecs alliés et le roi Agamemnon; reçois le sang pur qui jaillira de la gorge de cette belle vierge, et accorde à nos vaisseaux une heureuse traversée, à nos armes la ruine de Troie! » Les Atrides et toute l'armée restent immobiles, les yeux baissés vers la terre. Le prêtre saisit le glaive, dit une prière, et examine l'endroit de la gorge où il doit frapper à coup sûr. Et moi, j'avais le cœur serré d'une poignante angoisse, j'étais là, baissant la tête. Soudain, ô miracle ! chacun entend distinctement le bruit du coup, et personne ne voit où a disparu la jeune fille. Le prêtre pousse un cri, que répète l'armée entière, au spectacle inattendu d'un prodige accompli par quelque dieu : on le voit, et l'on ne peut y croire. Sur le sol est étendue, palpitante, une biche de grande taille, d'une remarquable beauté, dont le sang arrosait à flots l'autel de la déesse. Alors Calchas s'écrie, je te laisse à penser avec quelle joie ! « Chefs de cette grande armée achéenne, et vous, peuples, vous voyez la victime que la déesse a fait apparaître sur son autel, cette biche des montagnes. Elle l'agrée de préférence à la jeune vierge, pour ne pas souiller l'autel d'un sang généreux. C'en est la rançon, qu'elle accepte avec faveur ; et maintenant elle nous accorde un vent propice et l'assaut d'Ilion. Que tous les matelots reprennent donc courage et courent à leurs navires. [1600] Il nous faut aujourd'hui quitter le golfe profond d'Aulis, et fendre les vagues de la mer Égée. » Dès que la victime entière est consumée par la flamme d'Héphaïstos, Calchas prie, comme il convient, pour l'heureux retour de l'armée. C'est le roi qui m'envoie pour te faire ce récit, et te dire quel sort ta fille a reçu des dieux en partage, quelle gloire impérissable parmi les Grecs. Pour moi, j'étais là, et je te le dis, parce que je l'ai vu : ta fille sûrement s'est envolée au séjour des dieux. Calme donc ta douleur et tes ressentiments contre ton époux. C'est quand les mortels s'y attendent le moins que les dieux leur manifestent leur volonté, et sauvent ceux qu'ils aiment. Ce jour a vu ta fille morte et vivante.

LE CHOEUR. —. Avec quelle joie j'ai entendu ce récit du messager ! Il dit que ta fille est vivante et demeure parmi les dieux.

CLYTEMNESTRE. —. O ma fille, un dieu t'a donc ravie ? Quel nom te donner maintenant ? Comment ne pas croire que ces discours m'abusent par de vaines consolations, pour m'arracher au deuil amer que me cause ta perte ?

LE CHOEUR. —. Voici le roi : il pourra te confirmer ce récit.

AGAMEMNON. —. Femme, réjouissons-nous du sort de notre fille : elle habite réellement parmi les dieux. Prends donc ce tendre enfant de noble race et rentre au foyer. L'armée va mettre à la voile. Adieu. Nous ne nous reverrons plus qu'après bien longtemps, à mon retour de Troie : puisse-t-il nous être propice !

<sup>1</sup> Pour la pleine réussite du sacrifice il est essentiel que la victime manifeste son accord.

<sup>2</sup> Achille. Le sacrifice est normalement fait conjointement par les chefs et les prêtres.



LE CHOEUR. —. Fils d'Atrée, arrive heureux sur la terre phrygienne, et reviens heureux, chargé des glorieuses dépouilles de Troie.<sup>1</sup>



François PERRIER, *Le Sacrifice d'Iphigénie* (début 17<sup>e</sup> s.)

[Musée des Beaux-Arts, Dijon.](#)

[Haut du document](#)

---

<sup>1</sup> Ces deux dernières répliques sont un autre exemple de double énonciation tragique : le public sait parfaitement ce qui attend Agamemnon à son retour.

## 2. Homère, *Iliade* chant I (traduction Baresté, 1843)

*Dès son premier vers, l'Iliade rapporte la colère d'Achille contre Agamemnon, coupable d'avoir attiré la peste sur l'armée grecque en outrageant Chrysès le prêtre d'Apollon. Racine s'est souvenu de cette dispute dans la discussion entre les deux hommes (IV, 6).*

(Vers 1-7)

Chante, déesse, le ressentiment d'Achille, fils de Pélée, ressentiment funeste qui causa tant de malheurs aux Achéens, qui précipita dans les enfers les âmes courageuses de tant de héros, et fit de leurs corps la proie des chiens et des vautours (ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter<sup>1</sup>), lorsque pour la première fois se divisèrent, par une querelle, Agamemnon, roi des hommes, et le divin Achille.

(Vers 148-192)

Le bouillant Achille, lui jetant un regard courroucé, s'écrie :

« Homme rempli d'astuce et d'impudence, qui donc parmi les Grecs oserait t'obéir, ou te suivre dans une expédition, ou marcher d'après tes ordres contre l'ennemi ? Ce n'est point en haine des Troyens, habiles à lancer le javelot que je suis venu en ces lieux pour les combattre ; car ils ne sont nullement coupables envers moi. Jamais ils ne m'ont enlevé ni mes taureaux ni mes coursiers ; jamais ils ne sont venus dans la populeuse et fertile Phtiotide<sup>2</sup> ravager mes moissons, parce qu'une mer retentissante et des montagnes ombragées d'arbres nous séparent entièrement d'eux. Mais c'est pour toi, le plus effronté de tous les mortels, que nous sommes venus, et pour te combler de joie, et pour venger sur les Troyens l'injure de Ménélas et la tienne, vil impudent ! Tu ne respectes point ces services, tu les méprises. Tu me menaces même de m'enlever la récompense que j'ai si laborieusement gagnée, et que les fils de la Grèce m'ont donnée en partage. Jamais il ne m'arrive de recevoir un prix égal au tien, quand les Achéens s'emparent d'une superbe ville troyenne. Et cependant c'est mon bras qui soutient tous le poids de cette guerre impétueuse. Mais, s'il se fait un partage, tu reçois toujours les plus riches dépouilles ; et moi, quoique je me sois fatigué à combattre, je rejoins mes navires chargés d'un modique présent. Maintenant, je pars pour la Phtiotide, je retourne dans mes foyers sur mes vaisseaux à la proue arrondie. Étant déshonoré, je ne crois pas que tu puisses désormais accroître ta puissance et tes trésors. »

Agamemnon, le roi des hommes, lui répond aussitôt :

« Fuis donc, si tel est ton désir ; je ne te prie point de rester à cause de moi ; d'autres m'honorent, et Jupiter me soutient. De tous les rois issus de ce dieu, c'est toi que je hais le plus : tu ne respirez que discordes, guerres et combats. Ta valeur, mais tu la dois à un dieu. Ramène donc dans ta patrie tes vaisseaux et tes soldats, et va régner sur les Myrmidons ; je me soucie peu de toi, je me ris de ta colère, et je te menace. Puisque le brillant Apollon m'enlève Chryséis<sup>3</sup>, je la renverrai sur un de mes navires, escortée de mes compagnons. Mais moi, j'irai dans ta tente et je te ravirai le prix de ton courage, la belle Briséis, afin que tu saches bien quelle est ma puissance, et que d'autres craignent de se comparer ou de s'égaliser à moi. »

Il dit. Le fils de Pélée frémit de rage ; dans sa poitrine, deux partis agitent violemment son cœur : il se demande s'il s'armera du glaive aigu qu'il porte à la hanche pour chasser les amis du roi et frapper Agamemnon, ou s'il apaisera sa colère et domptera sa fureur.

[Haut du document](#)

<sup>1</sup> Le traducteur suit l'usage de donner aux dieux grecs leur nom latin.

<sup>2</sup> Royaume d'Achille, en Thessalie

<sup>3</sup> Fille de Chrysès, qu'Agamemnon s'est attribuée comme concubine et qu'il doit rendre à son père.



Charles-Antoine COYPEL, *La Colère d'Achille* (1737), musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.

Source : <http://www.wga.hu/>

Autres représentations : « Achille » sur [http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde\\_fr](http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde_fr)

Enfin, on pourra s'intéresser à une version allemande du mythe, *Iphigenie auf Tauris*, texte de Goethe (1779) :

<http://www.gutenberg.org/ebooks/2054> ,  
[traduction française](#) de 1822.

[Haut du document](#)

François HUBERT, [francois.hubert@ac-strasbourg.fr](mailto:francois.hubert@ac-strasbourg.fr)